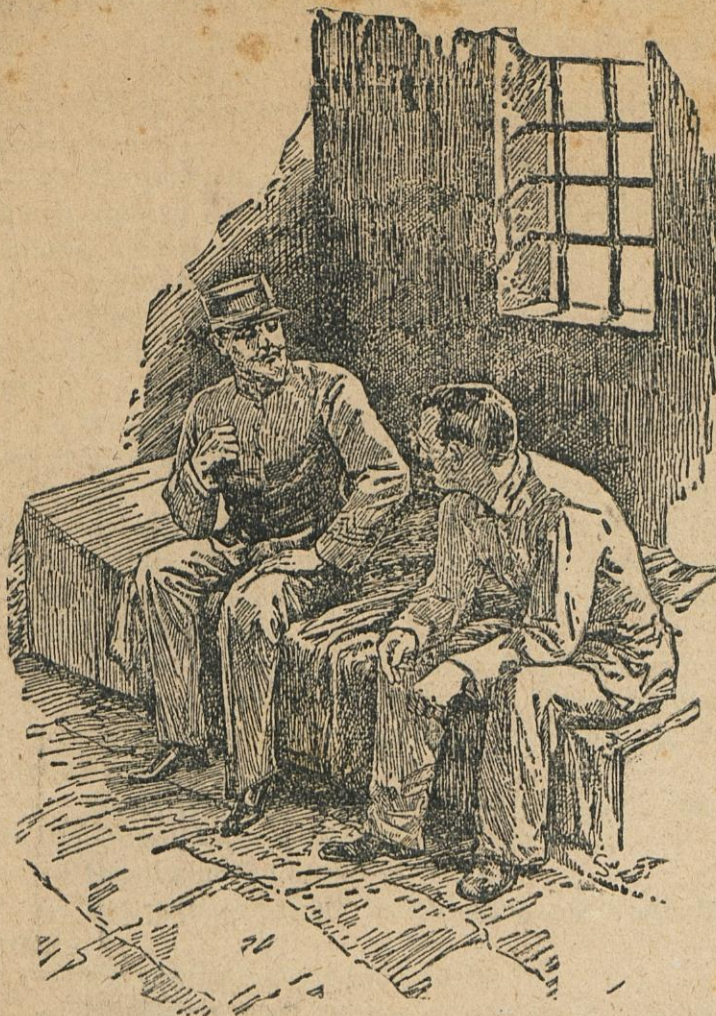




*N'avez-vous pas introduit une instance  
pour la revision de votre procès. (Page 1646)*

C. I.

LIVRAISON 217



elle sera dans mon palais, elle pourra crier et hurler autant qu'elle voudra... Moi, je n'ai certainement rien à craindre de la police !

— Votre Altesse a-t-elle encore des ordres à me donner ?

— Pas pour aujourd'hui, mais demain, il faudra faire en sorte que cette dame ne puisse pas se rendre chez le colonel... Entends-tu ?

— A vos ordres, Altesse.

— Tiens, Hassan... Prends ceci pour te récompenser de ce que tu viens de m'apprendre... Je suis content de toi !

Ce disant, le prince jeta une pièce d'or à son fidèle valet et le congédia d'un signe impérieux.

Amy Nabot se garda bien de rien dire à Dubois au sujet de la conversation qu'elle avait eue avec le colonel Picquart. Elle le pria simplement de ne point venir la chercher ce soir-là à la fin de la représentation comme il le faisait d'habitude.

— Il vaut mieux ne donner au Chéikh aucun motif de jalousie, comprends-tu ? lui dit-elle. Il représente pour moi une conquête trop importante pour que je veuille risquer d'en perdre les avantages.

— Tu as raison... J'espère aussi que cette conquête sera une bonne affaire pour nous deux.

— De quelle façon ?

— Ces princes orientaux ont coutume d'acheter des femmes.

— Tu voudrais donc me vendre ?

— Si cela pouvait rapporter une belle somme.

— Canaille !

— Tu ne me dis pas cela quand tu as un service à me demander !... De toute façon, je me réjouis de ce que tu aies rencontré cet homme... J'espère qu'il te donnera des montagnes de bijoux... J'ai déjà fait une excel-

lente affaire avec cette agraffe qu'il a épinglée à ta robe.

— Qu'as-tu fait de cette agraffe ?

— Je l'ai vendue, parbleu !

Furieuse, Amy Nabot s'élança vers l'espion, le saisit par les épaules et se mit à le secouer comme un prunier en l'accablant des pires injures. Mais Dubois demeura impassible et ne se donna même pas la peine de faire un geste pour la repousser.

— Ne fais donc pas l'idiote ! lui dit-il avec un cynisme révoltant. Rappelle toi que tu es en mon pouvoir !

— Et toi, rappelle toi que je n'appartiens pas à la catégorie des femmes qui se laissent réduire en esclavage !

L'espion se contenta de hausser les épaules avec un sourire méprisant.

Amy Nabot était sur le point de lui faire une nouvelle scène, mais elle pensa tout-à-coup à son rendez-vous avec le colonel Picquart et elle se dit que, grâce à l'officier, elle allait bientôt être débarrassée de l'odieuse compagnie de ce méprisable individu et que cela ne valait plus la peine de se disputer avec lui.

Ce soir là, quand Amy Nabot retourna dans sa loge après la représentation, la négresse qui était à son service lui dit qu'une voiture envoyée par le colonel Picquart l'attendait devant la porte du théâtre.

L'aventurière se réjouit de cette aimable attention et, dès qu'elle fut prête, elle descendit en hâte, toute frémissante d'émotion.

Devant la porte réservée à la sortie des artistes, elle vit une élégante voiture attelée de quatre superbes chevaux arabes.

Le cocher, qui était descendu de son siège, s'inclina respectueusement devant Amy Nabot et ouvrit la portière du véhicule.

Juste au même instant, deux officiers qui venaient d'apparaître au coin de la rue se dirigèrent vers l'aventurière qui se retourna de leur côté.

— Excusez-moi, Madame, mais mon patron vous attend avec impatience, dit le cocher en regardant avec inquiétude les deux officiers qui s'étaient approchés.

L'un des deux n'était autre que le colonel Picquart.

Dès qu'elle le reconnut, l'aventurière se porta à sa rencontre et lui dit :

— Vous êtes venu me chercher, colonel ? C'est vraiment bien aimable de votre part.

— Comment ? s'exclama l'officier. Ne m'aviez-vous pas dit vous-même de ne pas venir vous chercher au théâtre ?... Ce n'est que par un pur hasard que j'ai passé par ici à cet instant... Mon camarade avait envie de se promener un peu, autrement, je serais resté encore un bon moment au casino.

Amy Nabot se mit à regarder le colonel avec un air stupéfait.

— Je ne vous comprends pas, colonel ! s'exclama-t-elle. N'était-il pas convenu que nous devions nous retrouver ce soir à votre hôtel ?

— Certainement, Madame... Mais ne m'avez-vous pas fait dire que vous ne pourriez pas venir ce soir ?

— Moi ?... Jamais de la vie !... Du reste, ne m'avez-vous pas envoyé votre voiture ?

— Mais je n'ai pas de voiture, Madame !... Mes moyens ne me permettent pas de me payer un tel luxe !

Le capitaine Rieur, qui accompagnait le colonel, intervint en s'exclamant :

— Il me semble que je reconnais cette voiture !

— A qui appartient-elle ?

— Au Chéikh Abd-el-Rahman...

Picquart tressaillit, échangeant un regard significatif avec Amy Nabot. Puis s'adressant au cocher, il lui demanda sur un ton péremptoire :

— Où devais-tu conduire cette dame ?

— Chez mon patron...

— Qui est ton patron ?

L'arabe baissa les yeux et ne répondit pas.

— Réponds ! insista le colonel avec un air menaçant. N'es-tu pas au service du Chéikh Abd-el-Rahman ?

L'arabe tremblait de tous ses membres, mais il ne voulait rien dire.

— Je te dénoncerai à la police ! reprit le colonel. Je t'accuserai d'avoir fait un usage frauduleux de mon nom !

Alors le cocher tendit ses deux mains vers l'officier en un geste suppliant et s'écria :

— Ne me faites pas de mal, Monsieur !... Ne me dénoncez pas à la police !

— Alors, avoue que tu as été envoyé par le prince !

— Oui, Monsieur... Je l'avoue.

— Et c'est toi qui a dit que le colonel Picquart avait envoyé cette voiture ?

— Oui, Monsieur, mais ce n'est pas de ma faute, parce que mon maître me l'avait ordonné et qu'il me fait donner des coups de bâton si je n'obéis pas à ses ordres... Oh ! Vous ne savez pas à quel point il est terrible quand il se met en colère !

Le colonel Picquart se tourna vers Amy Nabot et lui dit :

— Venez avec moi, Madame... Maintenant, vous êtes sous ma protection.

Puis, s'adressant de nouveau au serviteur du Chéikh, il ajouta :

— Retourne à la maison et dis à ton maître que le colonel Picquart a réussi à découvrir son plan et qu'il se garde bien de renouveler une pareille tentative...

Ensuite prenant l'aventurière par le bras il s'éloigna avec elle ainsi que le capitaine Rieur.

Durant quelques instants tous trois gardèrent le silence, puis Amy Nabot s'exclama :

— N'allons nous pas nous attirer des ennuis en provocant la colère de ce puissant prince ?

— Je ne crains rien, répondit le colonel Picquart sur un ton résolu. En tout cas, nous ne pouvons pas permettre que des femmes françaises tombent entre les mains de ces gens.

Le capitaine Rieur était devenu pensif.

— Je crois pourtant qu'il serait imprudent de se mettre en guerre contre ces princes qui ont une très grande influence.

— Je te répète que je ne crains rien, reprit Picquart. Et je ne peux pas tolérer que l'on abuse de mon nom... Je suis convaincu de ce que notre devoir est de faire valoir notre autorité en de telles circonstances...

Amy Nabot qui avait écouté avec anxiété demanda :

— Que va-t-il advenir de moi ? Que vais-je faire ?

— Pour le moment, je vais tout simplement vous reconduire chez vous, lui répondit le colonel. Demain nous verrons quelles mesures il conviendra de prendre...

— Oh non !... Ne me reconduisez pas à la maison !... Ne me laissez pas seule !... J'ai trop peur !

— Picquart réfléchit un instant et reprit :

— Oui... Vous avez raison... Il vaut mieux que vous veniez avec moi... Je vous ferai donner une chambre dans l'hôtel où j'habite... D'ailleurs, nous voici arrivés...

Amy Nabot était très fatiguée; elle comprenait que le colonel Picquart devait l'être aussi et qu'il n'avait sans doute pas envie de causer ce soir là. Aussi exprima-t-elle le désir d'aller se coucher tout de suite.

Dès qu'on lui eût assigné une chambre, elle se retira.

Les deux officiers restèrent encore un moment dans le vestibule pour se consulter au sujet de ce qui était arrivé.

Soudain, le capitaine Rieur tressaillit et, s'adressant au colonel Picquart, il s'exclama :

— Le Chéikh !

— Où donc ?

— Il vient d'entrer à l'instant même...

Picquart se tourna du côté de la rue et il vit effectivement le prince qui venait d'entrer et qui était demeuré sur le seuil, regardant autour de lui.

Dès qu'il eut reconnu les deux officiers, il s'avança vers la table où ils avaient pris place et leur dit :

— Quel plaisir de vous rencontrer, Messieurs !

Mais le colonel Picquart détourna la tête et fit semblant de ne pas voir la main que l'Arabe lui tendait.

Ce dernier s'exclama avec un air désinvolte :

— Pourquoi ne me saluez-vous pas, colonel ? Ne sommes-nous pas des amis ?

— Je le croyais, Altesse, mais je me suis aperçu de ce que je me suis trompé.

— Pourquoi ?

— Parce que, entre amis, l'un ne doit pas usurper le nom de l'autre.

Le Chéikh appuya familièrement sa main sur l'épaule du colonel et dit :

— Ce n'était qu'une petite plaisanterie, mon cher colonel... Il n'y a vraiment pas de quoi vous offenser de cela !... J'avais cru, au contraire, que vous en auriez ri avec moi...

Picquart se sentait assez agacé de l'attitude d'Abd-el-Rahman.

— Non, prince, répondit-il. Je n'admets pas de plaisanteries de ce genre... Vous pouvez faire ces choses-là avec des gens de votre race, mais pas avec nous...

— On dirait que vous méprisez les gens de notre race !

Les deux hommes se regardaient avec un air de défi.

Le capitaine Rieur, qui craignait un incident regrettable, s'interposa en disant au Chéikh :

— Le colonel Picquart n'est à Tunis que depuis quelques jours et il n'est pas encore au courant des usages du pays.

Mais le colonel l'interrompt.

— Oh, non, mon cher ami ! s'écria-t-il. Ne te donne pas la peine de m'excuser, car je suis prêt à prendre la responsabilité de ce que je dis.

Abd-el-Rahman eut un sourire ambigu et, s'inclinant légèrement devant les deux officiers, il déclara sur un ton hautain :

— Je préfère mettre fin à cette conversation...

— Dans ce cas, dit Picquart, je renonce aux explications et aux excuses que je serais en droit d'exiger...

Avec un air tranquille et compassé, l'Arabe s'éloigna et sortit de l'hôtel.

Dès qu'il fut de retour chez lui, il fit appeler son serviteur de confiance et le chargea d'envoyer immédiatement des espions pour découvrir où s'était réfugiée Amy Nabot.

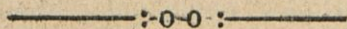
Il voulait à toute force retrouver la belle parisienne.

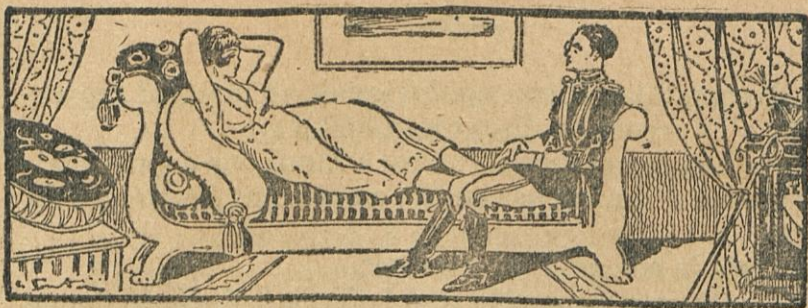
Le serviteur du Chéikh savait très bien ce qui allait arriver ensuite :

Son patron allait certainement faire enlever de force la belle française.

Les moyens dont disposait Abd-el-Rahman lui permettaient de vaincre des obstacles qui auraient été infranchissables pour tout autre que lui.

Quelques jours encore et Amy Nabot entrerait fatalement dans le harem du prince.





## CHAPITRE CCVLII

### CHEZ LE CHEF DE LA POLICE

Le lendemain matin, sans se préoccuper des ennuis qu'il risquait de s'attirer, le colonel Picquart se rendit chez le chef de la police tunisienne.

Il dut attendre très longtemps avant d'être reçu.

Quand il fut finalement introduit dans le cabinet de travail du haut fonctionnaire, ce dernier lui fit beaucoup d'excuses pour l'attente qu'il avait du lui imposer et lui demanda quel était l'objet de sa visite.

— Je me trouve contraint de m'adresser à vous pour vous prier instamment de faire en sorte que la police de Tunis exerce un contrôle plus sévère sur ce qui se passe dans cette ville, répondit l'officier.

— Je vous prie de ne pas vous permettre d'insinuations malveillantes au sujet de la façon dont la police tunisienne accomplit son devoir ! s'exclama le fonctionnaire avec un air irrité.

— Je suppose donc que vous n'êtes pas au courant des choses abominables qui se passent à Tunis...

— Que voulez-vous dire, colonel ?

— Je veux dire que la traite des blanches est exercée ouvertement dans cette ville par des canailles comme Estralba et Alkmaar.

— Estralba et Alkmaar ?

— Vous ne les connaissez pas ?

— Si, car ils sont constamment surveillés par mes agents... J'ai déjà eu des soupçons à leur sujet, mais, jusqu'à présent, rien n'est venu les confirmer d'une façon décisive.

— C'est que vos policiers sont sans doute d'accord avec ces deux bandits et qu'ils ont reçu de l'argent pour ne point révéler ce qu'ils savent !

Le chef de la police fronça les sourcils.

— Ceci me semble impossible ! s'écria-t-il.

— Et pourtant, je vous donne ma parole d'honneur de ce que, durant ces dernières semaines, une quantité de malheureuses jeunes filles ont été amenées d'Europe et transportées dans cette infâme maison.

— Avez-vous des preuves ?

— Je vous ai donné ma parole d'honneur...

— Excusez-moi...

— Allez-vous prendre les mesures nécessaires ?

— Naturellement !

— J'exige, monsieur le Préfet, que l'on fasse immédiatement une perquisition dans la maison de cet individu.

— Soyez tranquille, colonel... Je sévirai avec la plus extrême rigueur.

— Je dois encore vous parler d'une autre chose très grave.

— Quoi donc ?

— Connaissez-vous le Chéikh Abd-el-Rahman ?

— Certainement... Tout le monde le connaît...

— Et vous ne savez pas qu'il exerce un commerce à peu près semblable à celui d'Alkmaar et d'Estralba ?

— Au nom du ciel, monsieur le Colonel !... Que l'on ne vous entende pas parler sur ce ton d'un prince indigène !

Et le haut fonctionnaire regardait autour de lui avec un air épouvanté :

— Je n'ai pas peur, répliqua l'officier avec assurance, parce que mes accusations correspondent à la vérité... Si, par le plus grand des hasards, je ne m'étais pas trouvé hier au soir sur le chemin d'une de mes compatriotes, cette personne serait déjà enfermée dans le harem du Chéikh à l'heure actuelle et personne n'aurait plus jamais entendu parler d'elle !

Puis, le colonel raconta toute l'affaire en détail.

— Mais c'est inouï !... C'est incroyable ! s'exclama le chef de la police, quand l'officier eut terminé son récit.

— Je comprends bien qu'il n'est pas possible d'arrêter le prince, reprit le colonel Picquart. Mais il est indispensable que la police veille sur la sécurité des femmes Européennes, afin qu'elles ne courent pas le risque d'être réduites en esclavage !

Le haut fonctionnaire prit un air perplexe.

— Le Chéikh Abd-el-Rahman est un puissant personnage ! fit-il. Il a une influence considérable dans tout le pays.

— Ce serait vraiment bien triste si la police se trouvait complètement désarmée à l'égard de certaines personnes simplement parce qu'elles possèdent une immense fortune ! A votre place, monsieur le Préfet, j'agis avec la plus grande sévérité, et sans aucun égard pour la situation privilégiée du prince.

— Je ferai tout mon possible, monsieur le Colonel, répondit le chef de la police en se levant.

— Mais dès que Picquart se fut retiré, il sourit en hochant la tête et se dit à part soi :

— Pauvre ingénu !... Est-ce qu'il s' imagine vraiment que j'ai envie de me rendre ridicule ?... Il n'est pas encore accoutumé aux usages de ce pays, mais il finira bien

par s'y habituer... Il suffirait de la moindre critique sur le compte du prince pour soulever des histoires à n'en plus finir et dont je serais la principale victime... Par contre, en ce qui concerne Estralba, Je vais agir aujourd'hui même.

Puis le chef de la police sonna et il donna les ordres nécessaires pour que l'on opère une perquisition dans la maison du trafiquant.

## CHAPITRE CCVLIII.

### UNE VILAINE SURPRISE.

Tandis que presque tout le monde dormait encore dans la maison d'Estralba et que le personnel de service procédait au nettoyage, la sonnette de la porte d'entrée se mit à tinter sur un rythme impérieux.

Un serviteur s'en fut ouvrir.

— Il faut que je parle tout de suite à M. Estralba ! s'exclama Dubois en entrant.

Et, sans se préoccuper du domestique qui voulait l'empêcher de faire tant de bruit à une heure aussi matinale, l'espion se mit à appeler de toute sa voix :

— Estralba !... Estralba !

Les serviteurs se regardaient avec un air stupéfait.

Finalement, Estralba, qui venait de sortir de sa chambre apparut au sommet de l'escalier.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'écria-t-il d'un ton de colère. Quel est le fou qui se permet de faire tout ce vacarme ?

— C'est moi ! répondit Dubois qui se hâta de monter l'escalier pour se porter à la rencontre du trafiquant.

— Eh bien ? demanda ce dernier. Que se passe-t-il donc ?... Tu nous ramènes la belle parisienne ?

— Au contraire !... On l'a enlevée !

— Misérable ! Pourquoi ne l'as-tu pas surveillée ?

— Je l'ai surveillée aussi bien qu'il était possible, mais ce maudit Chéikh Abd-el-Rahman...

Estralba éclata de rire.

— Est-ce qu'elle est déjà dans son palais ? interrogea-t-il.

Dubois se mit à le regarder avec stupéur.

— Comment ! fit-il. Tu es au courant ?

— Certainement ! Abd-el-Rahman est un de nos meilleurs clients et c'était pour lui que j'avais acheté cette parisienne... Quand elle est partie d'ici, c'est moi qui ait dit au prince où il pourrait la trouver...

— Le Chéikh l'a vue danser au théâtre et l'a faite venir dans sa loge, précisa l'espion ; il lui a offert de beaux cadeaux et l'a invitée à prendre part à la Fête des Roses.

— Oui... Et je suppose qu'il aura envoyé sa voiture à quatre chevaux pour la prendre à la sortie du théâtre, n'est-ce pas ?

— Justement... Mais la voiture est revenue vide... Je l'ai su par un jeune homme que j'avais envoyé dans le voisinage pour surveiller Amy Nabot... Il paraît que deux officiers se sont approchés d'elle et qu'elle est partie avec eux.

— Et qu'est-ce qu'Amy Nabot t'a raconté ensuite ?

— Rien, parce que je ne l'ai plus revue... Elle n'est même pas revenue à la maison...

Estralba commençait à avoir l'air inquiet.

— Diable ! fit-il. Et si elle nous avait dénoncé à la police ?

— Nous serions perdus !

Alkmaar, qui dormait dans une chambre toute proche, avait été éveillé par le bruit insolite et il s'était levé pour s'enquérir de ce qui se passait.

— Qu'est-il encore arrivé ? demanda-t-il en venant rejoindre les deux hommes.

Estralba répéta à son complice ce que Dubois venait de lui apprendre.

La situation commençait à prendre une tournure assez inquiétante.

— Je crois que le mieux que nous puissions faire serait de disparaître pour un couple de jours, proposa Alkmaar. Prenons le yacht et allons faire un petit voyage en mer jusqu'à ce que l'air se soit un peu purifié. Dépêchons-nous de nous préparer... Allons, vite !... Dans une heure nous pouvons déjà être en sûreté.

Tandis qu'Estralba et Alkmaar s'habillaient pour partir, Dubois resta seul dans une petite pièce voisine de leurs chambres.

Soudain on entendit carrillonner la sonnette de la porte d'entrée.

— Qui peut donc venir à une heure pareille ?

Dubois se mit à écouter pour tâcher de s'en rendre compte et il ne tarda pas à entendre un bruit de voix dans le vestibule.

Au même instant, Alkmaar et Estralba, qui venaient de terminer leur toilette, vinrent le rejoindre.

— Qui est-ce que ce pourrait bien être ? demanda Alkmaar à haute voix.

Puis il entrebâilla la porte pour regarder.

Deux messieurs montaient l'escalier et Alkmaar put apercevoir, au fond du vestibule, deux autres personnages qu'il reconnut immédiatement pour des policiers.

Atterré, il se tourna vers Estralba en chuchottant :

— La police !

L'autre pâlit et se mit à trembler de terreur. Il était

sur le point d'ouvrir la porte de sa chambre pour tenter de s'échapper par une sortie secrète quand l'un des deux hommes qui avaient monté l'escalier fit brusquement irruption dans le salon et s'écria :

— Que personne ne bouge !

— Lequel de vous s'appelle Estralba et lequel est Alkmaar ? interrogea l'autre.

Personne ne répondit.

— Bien... Nous allons voir ! reprit le policier. Nous sommes venus faire une perquisition.

— Et pour quelle raison voulez-vous faire une perquisition chez moi ? s'exclama le Portugais.

Le commissaire sourit.

— Ne vous donnez pas la peine de jouer la comédie ! fit-il.

Puis, appelant les agents qui étaient restés dans le vestibule, il leur ordonna :

— Tenez ces messieurs à l'œil tandis que nous faisons un petit tour dans la maison.

S'apercevant soudain de la présence de Dubois, le commissaire lui demanda :

— Et vous ? Qui êtes-vous ?

— Je suis ici par hasard et je n'ai rien de commun avec ces messieurs, répondit l'espion.

— Tant mieux pour vous... Pour le moment, vous êtes en état d'arrestation préventive, en attendant que l'on prenne une décision à votre égard.

Tout le monde s'était réveillé dans la maison. Les jeunes filles étaient sorties dans les corridors et se regardaient avec des airs épouvantés.

Le commissaire revint auprès d'Alkmaar et d'Estralba et il leur dit :

— Vous êtes deux canailles !



*Au secours !... Monsieur !... Venez-moi en aide.*  
(Page 1660).



— Je vous défends de me parler de cette façon ! s'exclama Alkmaar avec un air indigné.

— Et moi je vous défends de parler avant que je vous interroge !

Puis, se tournant vers les agents, il déclara :

— Ces trois messieurs sont arrêtés...

Dubois protesta.

— Pour quelle raison m'arrêtez-vous aussi ? demanda-t-il.

— Vous le verrez bien...

Ensuite, le commissaire donna à ses subordonnés l'ordre de leur mettre les menottes à tous les trois.

Comme il redescendait l'escalier, il aperçut tout à coup la patronne de l'établissement.

— Hé ! Madame ! appela-t-il. Approchez, je vous prie ! Qui êtes-vous ?

La misérable créature ne répondit pas.

— On ne dirait pas que vous avez la conscience très tranquille ! railla le commissaire.

La vieille continuait de garder le silence.

— Prenez la aussi ! reprit le commissaire en s'adressant aux agents. Elle retrouvera sa langue à la préfecture !... Allons !... Suivez-nous.

— Permettez au moins que je m'habille ! implora la vieille qui n'était vêtue que d'un affreux peignoir rouge et jaune.

— Ce n'est pas nécessaire... Vous êtes très bien comme ça !

Enfin se tournant vers un groupe d'inspecteurs qui étaient demeurés un peu à l'écart, le magistrat leur dit :

— Toute la maison est sous sequestre et, dans l'après-midi, on fera subir un interrogatoire à toutes les personnes qui y sont restées... En attendant, personne ne doit entrer ni sortir d'ici.

CHAPITRE CCIL

EN TERRITOIRE HOLLANDAIS.

Le canot tournoyait comme dans un tourbillon, emporté tantôt vers une rive, tantôt vers l'autre.

Fritz Luders s'était assis au fond de l'embarcation et il tenait appuyée sur ses genoux la tête de son compagnon mort.

Il leva les yeux au ciel. Les étoiles resplendissaient au firmament et le fugitif croyait les voir danser une ronde effrénée.

Une étrange confusion régnait dans son esprit et il ne parvenait point à coordonner ses idées.

Son compagnon avait été tué... Et lui, seul dans ce canot désarmé, allait inévitablement être victime des eaux traîtresses du Maroni.

Tout était perdu désormais... C'était en vain qu'il avait espéré, en vain qu'il avait osé !

Comme son destin était horrible !

Il ferma les yeux.

Il voulait encore une fois penser à sa mère et à Leni, à tous ceux qui lui étaient chers, avant de s'abandonner à la mort.

Combien de temps demeura-t-il ainsi, les yeux fer-

més. immobile, les mains croisées sur le front du cadavre ?

Soudain, la barque fit une violente embardée, vacilla deux ou trois fois, puis chavira.

Luders s'était cramponné de toutes ses forces au corps de son camarade mort, comme s'il avait voulu l'emporter avec lui dans l'autre monde.

Tout était fini !

Il fallait mourir !

Il était au milieu du courant qui l'entraînait... un tourbillon qui allait l'engloutir !

Instinctivement, il étendit les bras pour nager, mais au même instant il s'aperçut de ce que ses pieds touchaient le fond.

Il se mit debout et regarda autour de lui.

Il se trouvait à quelques pas de la rive... Il était sauvé !

Entraîné par les remous violents du fleuve, le canot était déjà loin. Le cadavre de Haug avait également été emporté.

Fritz Luders se dirigea vers la rive, grimpa sur la berge et se laissa tomber sur le sol, épuisé de fatigue.

Il était sauvé, il était vivant, mais quel était le sort qui l'attendait ?... La liberté ou le bagne ?

Sur quel rive se trouvait-il ?

Il se mit à observer le courant : il venait de gauche... Donc...

...Il était en territoire hollandais !

Comme les situations se transforment facilement dans la vie des humains !... Il venait d'effleurer la mort quelques instants auparavant et maintenant il était libre et sauvé !

Mais où se trouvait-il ?... Il aurait été bien difficile de s'en rendre compte dans l'obscurité... Le mieux était d'attendre le jour afin de pouvoir s'orienter.

Le fugitif s'étendit dans l'herbe et ses yeux se remplirent de larmes quand il se mit à penser à la mort tragique de son compagnon.

Mais la fatigue finit par l'emporter et il tomba dans un profond sommeil



Luders avait marché toute la journée sans apercevoir la moindre trace d'habitations. Il était complètement épuisé de fatigue.

Le soleil commençait à descendre à l'horizon quand il sortit de la forêt. Devant lui s'étendait une vaste plaine où s'éparpillaient un certain nombre de maisons qui devaient certainement être habitées par des Européens.

De loin, elles paraissaient être assez rapprochées l'une de l'autre, mais en réalité des distances relativement considérables les séparaient.

Luders s'avança jusqu'à la plus proche de ces habitations et frappa à la porte.

Bientôt, un homme d'assez petite taille, mais robuste et trapu, coiffé d'un chapeau à larges bords, vint ouvrir.

— Que voulez-vous ? demanda ce personnage en regardant Luders avec un air méfiant.

— D'abord et avant tout, je voudrais que vous me disiez où je me trouve.

— Dans le domaine de la Compagnie Hollandaise des Plantations de la Guyane.

— Merci... Est-ce que nous sommes loin d'un port ? Quels moyens de transport y a-t-il ?

— Qu'espérez-vous donc trouver dans ce pays ?

— Quelque chose à manger et un abri pour dormir.

— Il n'y a pas d'hôtels par ici... Il faudra que vous alliez jusqu'à Paramaribo...

— Est-ce que c'est loin ?

— Si vous vous mettez en chemin tout de suite vous pouvez y arriver après demain..

— Ne pourrais-je pas, en payant bien, obtenir l'hospitalité dans une de ces maisons ?

— Certainement... En payant bien, on obtient tout ce qu'on veut n'importe où... Vous pouvez vous loger chez moi si vous voulez...

— Alors, laissez moi entrer...

Mais le Hollandais continuait de regarder le fugitif avec méfiance.

— Je ne comprends pas comment un déserteur pourrait avoir de l'argent ! fit-il.

— Ceci ne vous regarde pas... Dites-moi si vous voulez me donner l'hospitalité ou si vous préférez que je m'adresse ailleurs...

L'homme se décida finalement à laisser entrer Lu-ders dans sa maison.

Le fugitif se laissa tomber sur une chaise et but avec avidité le vin que le Hollandais lui offrit. Puis il se mit à manger de grand appétit.

— Comment avez-vous pu arriver jusqu'ici ? demanda le maître de la maison.

— J'ai déserté avec un camarade et nous avons traversé le Maroni dans une barque d'Indiens...

— Vous avez de la chance de ne pas avoir péri comme tant d'autres qui avaient tenté la même entreprise... Mais maintenant, quelles sont vos intentions ?

— Je veux me diriger vers le port le plus proche et m'embarquer à bord d'un navire en partance pour l'Europe...

— Vous voulez voyager en contrebande ?

— Non.. Je paierai mon passage.... Je possède heureusement assez d'argent pour le voyage...

— Ah ?... Vous avez tant d'argent que ça ? fit le Hollandais en regardant le fugitif avec insistance.

De son côté, Luders observait son hôte avec attention et l'impression que lui faisait cet homme n'était pas des meilleures.

Etait-il tombé entre les mains d'un dangereux aventurier, comme il y en a tant dans les colonies ?

— Vous devez être fatigué, lui dit le Hollandais après quelques instants de silence. Vous devriez aller vous coucher...

— Oui... Il faut absolument que je me repose...

L'homme se leva et conduisit Luders dans une petite chambre où il n'y avait d'autres meubles qu'un lit.

— Je n'ai rien de mieux à vous offrir, lui dit son hôte.

Luders, qui n'avait besoin de rien autre que de dormir remercia et se coucha immédiatement.

Quelques instants plus tard, il était déjà profondément endormi.

La clarté de la lune qui pénétrait par une petite fenêtre, remplissait la chambre d'une lumière blafarde.

Soudain, il y eut un léger bruit.. La porte venait de s'ouvrir.. Quelqu'un traversait la chambre...

Luders, qui s'était éveillé en sursaut, regardait attentivement, retenant sa respiration.

A la lueur de la lune, il put reconnaître le Hollandais.

Que voulait-il donc ?

L'homme se dirigea vers le mur où le fugitif avait accroché sa veste à un clou et il se mit à fouiller les poches du vêtement.

Ah !... L'argent !

Tout-à-coup, Luders vit son portefeuille entre les mains du Hollandais.

Il bondit à bas du lit et se jeta sur l'homme. D'un violent coup de poing, il le jeta à terre et reprit son portefeuille.

— Misérable ! s'écria-t-il. Tu voulais me voler, hein ?

Puis il saisit son revolver et le braquant vers le Hollandais, il lui dit sur un ton menaçant :

— Si tu bouges tu es mort !

Le revolver au poing, il obligea l'homme à se reculer pas à pas jusqu'à la porte d'entrée de la maison, puis il le fit sortir et le suivit au dehors.

— Dans quelle direction est le port ? lui demandait-il.

L'autre demeura silencieux.

— Veux-tu que je t'oblige à répondre ? gronda le fugitif.

— C'est par là, répondit le Hollandais en faisant un geste de la main.

— Bien, viens avec moi...

Quand ils eurent marché pendant une demi-heure, Luders qui n'avait pas cessé de tenir l'homme sous la menace de son revolver, s'arrêta et commanda :

— Halte !

Le Hollandais s'arrêta également.

— Maintenant, tu peux rentrer chez toi, lui dit le nancé de Leni. Et tu peux rendre grâce au ciel de ce que je t'aie laissé la vie sauve !

L'homme lui lança un regard plein de haine et retourna sur ses pas.

Luders se remit en chemin dans la direction que le voleur lui avait indiquée.

Il était en pleine forêt quand le jour se leva. Dès que le soleil se fut un peu élevé dans le ciel, il commença de faire une chaleur accablante. Mais après quelques

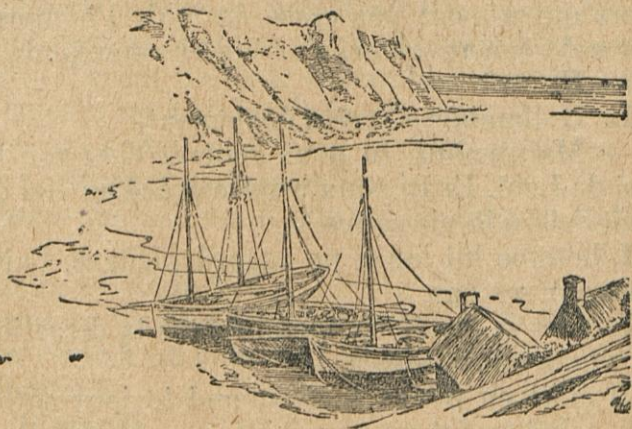
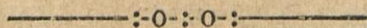
heures de chemin, la température se rafraîchit un peu et une légère brise qui s'était mise à souffler donna à penser à Luders que la mer devait être proche.

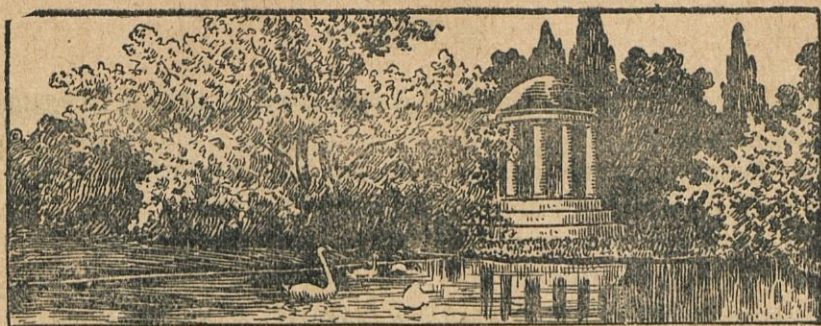
Soudain il entendit derrière lui le bruit d'un galop de cheval. Il se tourna et attendit que le cavalier se soit approché avec l'intention de lui demander son chemin ; mais quand l'homme ne fut plus qu'à une faible distance de lui, il reconnut l'individu chez qui il avait passé une partie de la nuit et qui avait voulu lui voler son argent.

Où allait-il donc ?

Avait-il des mauvaises intentions contre lui ?

Mais le Hollandais passa à côté de lui sans même le regarder et poursuivit son chemin.





## CHAPITRE CCL.

### NOUVELLES SOUFFRANCES.

— Par ordre de Monsieur le directeur, vous êtes autorisé à vous promener au dehors pendant une heure.

Alfred Dreyfus leva les yeux du livre qu'il était en train de lire pour regarder le geôlier.

Il allait donc pouvoir sortir ?... Comme ce serait bon de respirer un peu à l'air libre et de ne plus se sentir enfermé entre les quatre murs de cette maudite prison !

Le malheureux se leva et sortit de sa cellule dont le geôlier venait d'ouvrir la porte. Il fit quelques pas et s'arrêta un instant.

C'était une étrange sensation que de se trouver au dehors après être resté enfermé durant de longs mois, dans une petite pièce sans air.

Regardant autour de lui avec curiosité, le prisonnier commença sa promenade.

Le paysage qui s'étendait autour de lui n'avait rien d'attrayant. On ne voyait que des rochers arides et du sable. Il n'y avait pour ainsi dire aucune végétation et tout semblait calciné par un soleil d'une ardeur impitoyable.

Après s'être promené un quart d'heure, Alfred Drey-

fus, qui n'était plus habitué à marcher, se sentit fatigué et s'arrêta.

Se retournant machinalement, il s'aperçut de ce que le geôlier était à quelques pas derrière lui.

— Pourquoi me suivez-vous ? lui demanda-t-il. Craignez-vous donc que je m'enfuie de l'île ?

— Je ne suis pas autorisé à causer avec vous.....

Alfred Dreyfus continua son chemin.

Bientôt, il arriva devant un tas de bois.

— Vous pouvez travailler ici si vous en avez envie, lui dit le geôlier.

Alfred se dit que cet exercice lui ferait du bien. Ça le fatiguerait un peu et il pourrait sans doute mieux dormir.

Il saisit une hache qui se trouvait à côté du tas et il essaya de détailler quelques blocs de bois. Mais il dut bientôt s'arrêter, parce qu'il se sentait trop faible et la hache était trop lourde pour lui. De plus il faisait trop chaud et il pouvait à peine respirer.

Retournant vers sa cellule, il se laissa tomber sur sa couchette, complètement exténué.

Il avait fort mal à la tête et il ressentait de violentes douleurs dans tout son corps. Il tremblait de tous ses membres et ses dents claquaient.

Il sentait qu'il n'aurait plus la force de continuer ce genre de vie et que la mort ne tarderait plus beaucoup à venir le délivrer.

Faisant un grand effort, il se leva de son lit et alla s'asseoir devant la table.

Il prit une plume et se prépara à écrire.

Après sa mort, les infâmies dont il avait été victime seraient révélées !

D'une main tremblante et mal assurée, il traça quelques lignes sur une feuille de papier :

« Toujours seul avec mes pensées, sans nouvelles

des êtres qui me sont chers, je suis condamné à une existence de martyr et je m'efforce de supporter mes souffrances avec dignité.....

Puis il laissa tomber sa plume.

Il ne pouvait pas continuer... Il en était arrivé à l'extrême limite de ses forces.

Se levant, il se traîna vers la grille et appela le gardien.

— Faites appeler le médecin, lui dit-il. Je... je me sens très mal.....

— Bien... J'avertirai le médecin quand j'aurai fini ma garde.....

Alfred Dreyfus se laissa de nouveau tomber sur son lit. La souffrance qu'il éprouvait était vraiment terrible.

Un nœud lui serrait la gorge.

Il allait mourir... Mourir sans avoir revu les siens !

Tout-à-coup, il fondit en larmes..... De douloureux sanglots le secouaient tout entier.

Durant combien de temps pleura-t-il ainsi ?

Il ne cessa que quand il sentit une main se poser sur son épaule et entendit une voix qui lui demandait :

— Qu'avez-vous ?

Le malheureux fit un effort pour se dominer et il releva la tête.

C'était le médecin.

Il n'ignorait point que cet homme éprouvait une certaine compassion à son égard, car il lui avait parlé avec bonté chaque fois qu'il avait eu l'occasion de le voir.

— Calmez-vous, reprit le docteur. Ne vous agitez pas ainsi... Laissez-moi sentir votre pouls.....

Docilement, le prisonnier tendit son poignet. Le médecin compta les pulsations et il se mit à regarder le malheureux avec un air préoccupé.

— Vous devriez prendre de la quinine lui dit-il.

— Je le sais, mais on ne veut pas m'en donner.....

— Je m'en occuperai et je vous ferai aussi donner une meilleure nourriture, car vous êtes dans un état d'épuisement complet.....

Alfred Dreyfus eut un triste sourire.

— L'on voudrait que cet épuisement atteigne ma plus extrême limite ! murmura-t-il.

— Je ferai en sorte d'empêcher cela..... Pour commencer, je vais vous ordonner quarante grammes de quinine et du lait en abondance.....

— Cela me rendra peut-être un peu de forces, mais à quoi bon ?... Mon âme est mortellement malade !

— C'est dommage, car je ne connais pas de médecine pour cela !

— Voilà précisément la raison pour laquelle je me désespère...

— C'est un tort..... Ne comprenez-vous point que, quand votre état physique se sera un peu amélioré, vous aurez plus de force pour supporter vos peines ?... Quelles nouvelles avez-vous reçues de Paris ?

— Aucune... On intercepte mes lettres.....

— Etes-vous bien sûr de cela ?

— Il faut bien qu'il en soit ainsi, car il n'est certainement pas admissible que ma femme ne m'ait pas écrit pendant tout ce temps.....

Le médecin hocha la tête et murmura d'une voix sourde :

— Je ne comprends pas pourquoi on devrait vous traiter plus sévèrement que les autres déportés.....

— Vous n'avez qu'à demander cela à ces messieurs de l'Etat-Major de Paris qui ont absolument voulu me faire condamner... Mais un jour viendra où justice sera faite et où mon innocence triomphera... Selon toute probabilité je ne serai plus de ce monde quand ce jour arrivera, mais, au moins, mes enfants sauront que leur père était un honnête homme et non pas un traître comme on voudrait le faire croire.

L'émotion suffoquait le malheureux au point qu'il dû s'interrompre, car il ne pouvait plus parler.

Se cachant le visage entre ses mains, il éclata de nouveau en sanglots.

## CHAPITRE CCLI.

### VAINS EFFORTS.

Fritz Luders était finalement arrivé à Paramaribo. Dès qu'il fut entré dans la ville, il s'était arrêté dans une hôtellerie pour se rafraîchir et se restaurer.

— Savez-vous s'il y a un navire en partance pour l'Europe ? demanda-t-il au patron de l'établissement.

Oui... Il y a un bateau allemand qui est arrivé hier... Vous voulez fuir ?

— Je veux retourner dans mon pays.....

— Prenez garde de ne pas vous faire prendre !

— Ne suis-je donc pas en sécurité ici, en territoire hollandais ?

— Ça dépend. Si les autorités françaises ont envoyé une demande d'extradition, on peut très bien vous arrêter.....

Luders avait déjà entendu dire cela, mais il aurait préféré croire que ce n'était pas vrai.

Il fallait absolument qu'il change de vêtements afin de pouvoir passer inaperçu.

Il en parla au patron de l'hôtellerie qui consentit à lui céder un vieux costume et lui donna une chambre pour qu'il puisse faire un peu de toilette et changer d'habits.

Avant de redescendre, il s'approcha de la fenêtre pour jeter un coup d'œil dans la rue.

Tout-à-coup, il tressaillit.

Il venait de voir le Hollandais qui avait voulu lui voler son portefeuille qui se dirigeait vers l'entrée de la maison accompagné d'un agent de police.

Que signifiait cela ?

Cet homme l'aurait-il dénoncé ?

Non, cela paraissait bien invraisemblable, puisque ce homme s'était rendu coupable d'une tentative de vol à son égard ! En général, les voleurs n'aiment pas beaucoup entrer en contact avec les représentants de l'autorité !

Rassuré à cet égard, Luders redescendit pour continuer son repas dans la salle commune de l'hôtellerie.

A peine se fut-il assis que l'agent de police se dirigea vers lui.

— Voudriez-vous avoir l'obligeance de me montrer vos papiers ? fit-il sur un ton qui ne promettait rien de bon.

— Je n'ai pas de papiers, répondit le fugitif en s'efforçant de garder son calme. Mais que me voulez-vous ?

— N'êtes-vous pas un déserteur français ?

Luders comprit qu'il aurait été inutile de mentir. Contrairement à ce qu'il aurait cru, le Hollandais devait certainement l'avoir dénoncé !

Il valait mieux payer d'audace.

— Que je sois déserteur ou que je ne le sois pas, je ne vois pas du tout en quoi cela vous concerne ! s'exclama-t-il. Je ne vous reconnais pas le droit de me poser de questions.....

— Il est certain que vous n'êtes pas obligé de répondre à mes questions si cela ne vous plaît pas, répondit le policier. Mais dans ce cas, je vous prierai de bien vouloir me suivre.....